n° 558
7-13 mars 1956

BEAUX-ARTS

L'art médiéval YOUGOSLAVE

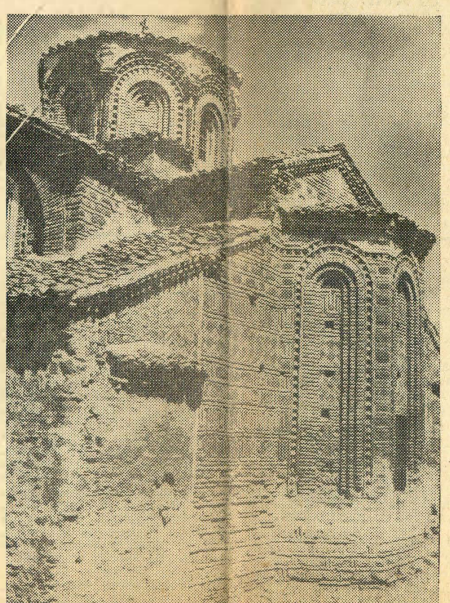
Saint-Clément d'Ohrid : Dormition de la Vierge (XIIIe s.).

BYZANCE voyait au VIe siècle, sous Justinien et Théodora, naître sainte Sophie, les mosaïques murales et les miniatures anciennes. A la fin du XIIIe siècle italien, Giotto, dans ses premières œuvres, s'inspira encore du style byzantin. De l'un à l'autre, au cours des siècles, l'art né à Constantinople n'aura pas cessé de pousser ses ramifications sur toute l'Europe, y rencontrant parfois des conditions d'épanouissement particulièrement favorables et poursuivant une évolution multiforme.

— A mi-chemin entre l'Orient et l'Occident, entre Byzance et Rome, point de jonction et d'équilibre, la Serbie médiévale est justement l'un de ces lieux privilégiés où, tandis qu'elle occupait une situation prépondérante en Europe, l'art peut se développer d'une façon exceptionnelle : non seulement l'architecture et la sculpture, mais surtout la peinture (qui n'était alors en Occident qu'un art souvent mineur). Mais s'agissait-il encore d'art byzantin ?

Nous n'évoquons ici que quelques-uns des lieux et quelques-unes des œuvres d'un pays qui en compte d'innombrables. Les clichés que nous publions sont dus à Dusan Stanimirovic, qui expose actuellement à la Galerie Yougoslave, 80, rue Louis-le-Grand.

Détail d'une fresque de SOPOCANI (XIIIe s.).



Saint-Clément d'Ohrid.

Au prince Lazare qui voulait construire le monastère de Ravanica avec de l'argent, de l'or et des perles. Milos Obilic lut le livre des Rois, ou il était annoncé que les Turcs viendraient, prendraient le royaume, transformeraient le plomb en canon et les matières précieuses en bijoux. Lazare répondit alors : « Nous tirerons du marbre des carrières, et nous construirons l'église en pierre. Les Turcs nous prendront le royaume, mais nos œuvres pieuses serviront jusqu'au jugement dernier, car de la pierre on ne peut tirer que la pierre... » C'est ainsi que fut édifiée une fois de plus, et l'une des dernières, sur le sol de l'ancienne Serbie, l'une de ces remarquables églises qui avaient surgi, innombrables, sous le règne opulent et généreux des Nemanjic, et qui devaient survivre à des siècles de domination et de dévastations.

En fait, il n'y a pas si longtemps que l'on s'intéresse de nouveau à ces vestiges d'un passé ancien. Au début de ce siècle, seuls quelques spécialistes — fervents il est vrai — pensaient à s'en préoccuper. C'est en 1906 que Gabriel Millet fit son premier voyage en Serbie et en Macédoine, et à peu près à la même époque que J. Strzygowski publiait ses travaux sur le psautier serbe de Munich. De 1906 à 1955, fort heureusement, les découvertes en cours prirent une ampleur de plus en plus considérable. En 1926, on mettait au jour à Nerezi (Macédoine) d'admirables fresques camouflées par de laides peintures modernes, en 1936 c'était à Sainte-Sophie d'Ohrid. Dès le lendemain de la guerre, en 1945, s'instituait à Belgrade un Institut de Recherches et de Protection des monuments culturels qui s'emploie avec un grand zèle à dévoiler, à conserver et à restaurer les trésors d'art menacés par l'abandon. Tout récemment encore, entre 1950 et 1953, on découvrait en restaurant l'Eglise Notre-Dame de Prigren, à la frontière albanaise, environ 600 mètres carrés de fresques anciennement recouvertes de badigeon par les Turcs. Les éditons Skira consacraient en 1953, un chapitre de leur livre sur la peinture byzantine aux églises de Serbie, et l'Unesco enfin, a fait paraître il y a quelques mois, un ouvrage sur les fresques yougoslaves, comportant une importante série de reproductions en couleurs.

Cet intérêt qui semble aller sans cesse croissant dans le public pour un art dont les manifestations sont si nombreuses qu'on ne les connait pas encore absolument toutes, ne va pas cependant sans s'accompagner d'une certaine confusion. Déjà en 1906, Gabriel Millet écrivait : « Nous repousserons l'opinion commune qui fait de l'art serbe un simple rameau de l'art byzantin ». Le fait que dans un très grand nombre d'églises ou de fresques apparaissent tout d'abord les caractères proprement byzantins, le fait surtout que Byzance soit incontestablement à l'origine de cet art a tout naturellement fait sous estimer trop souvent son originalité et son autonomie. En effet, c'est en Macédoine tout d'abord, sur les bords du lac d'Ohrid que fleurissait au XIe siècle un art — tant architectural que pictural — tout imprégné encore de l'influence byzantine.

La basilique Sainte-Sophie d'Ohrid, à trois nefs, est chargée intérieurement de peintures murales d'une qualité d'expression encore toute byzantine, avec un sens aigu de l'abstraction. Ici, comme dans toutes les églises yougoslaves, un rôle primordial est réservé à la peinture qui s'intègre à l'architecture intérieure du monument, à l'exclusion presque totale de toute autre ornementation. A certains égards, le style pictural de cette époque, qui fait encore penser aux mosaïques est cependant déjà beaucoup plus souple. Cependant, il est encore relativement immobile, mais au cours du siècle suivant apparaitront des œuvres d'une intensité de vie absolument étonnante.

La « Pietà » du monastère de Nerezi, près de Skopjé, est l'une des plus remarquables. La scène est composée avec la plus grande simplicité. Les corps de la Vierge et du Christ, et de l'apôtre qui se penche avec une grande tendresse sur sa main inerte sont particulièrement allongés. Les visages sont dessinés avec une extrême sobriété, mais il y a dans le geste de la mère qui entoure de son bras le corps du Fils mort, dans le contraste entre son visage douloureux et le visage impassible du Christ une puissance d'expression et de vie spirituelle dont on ne connaissait guère d'exemples jusqu'alors dans la peinture occidentale

A Mileseva, en Rascie, apparaissent également, un peu plus tard des fresques de même qualité.

C'est alors que l'on pénètre vraiment dans le cycle de la peinture serbe, riche d'influences et d'héritages, mais qui va atteindre dans les années à venir, une perfection, une force et une grandeur propres à tous les chefs-d'œuvre. Des intentions moins expressionnistes, mais réalistes, vont souvent apparaitre, tout particulièrement dans les portraits innombrables fixant sur les murs des églises les visages et les attitudes, de toute une série de personnages (on en dénombre plus de 300), rois, saints, docteurs, etc... parmi lesquels certains, comme le roi Vladislav à Mileseva, sont des plus saisissants.

Mais c'est sans doute à Sopocani, considéré désormais (avec Nerezi), comme l'un des hauts lieux de l'histoire de l'art, que l'art serbe atteint vraiment à son apogée. Bâtie par le roi Uros Ier (1242-1276), ravagée quelques siècles plus tard, abandonnée sous la domination turque aux montagnards et aux bergers qui y abritaient leurs troupeaux, l'église de Sopocani, peu à peu dévastée et saccagée, minée par les intempéries, gardait à ciel ouvert, jusqu'à ces dernières années, toute une décoration murale d'une étonnante beauté.

La grande fresque de la Dormition de la Vierge (1260) qui groupe autour du lit de mort de la Vierge les apôtres séparés en deux groupes, en des attitudes pleine de dignité et en même temps très humaines, témoigne de la maitrise et de la science picturale de son auteur. Le fond de fines feuilles d'or sur lequel toutes les fresques de Sopocani étaient autrefois peintes a complètement disparu. L'eau de pluie a dû atténuer considérablement leurs couleurs qui sont aujourd'hui subtiles et transparentes. Toute cette scène est composée avec une connaissance approfondie de l'harmonie monumentale : les architectures qui se dressent à l'arrière-plan y construisent un espace d'une singulière profondeur. Avant Giotto, il s'agit de l'œuvre d'un peintre qui a déjà conquis le sens de l'espace et de la proportion, la souplesse du graphisme, la science du modelé, et qui en même temps, sait conférer à chacun des visages qu'il représente une singularité humaine. Tout l'apport byzantin a été remanié, modifié, et traduit en une œuvre d'une grande originalité.

Dans toutes les églises postérieures à cette date, les thèmes iconographiques se feront généralement de plus en plus nombreux.

Empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament, à la vie du Christ et de la Vierge, aux légendes des saints, ils atteignent parfois (ainsi à Decani (1330), un nombre si considérable que l'on a l'impression de se trouver devant eux, en présence d'une sorte de long roman fleuve pictural, plutôt que d'un poème. Le monastère de Gracanica, fondé en 1321 par le roi Milutin, qui est au point de vue architectural, par son baroquisme, l'un des plus impressionnants de l'art serbe comporte parmi ses innombrables fresques toute une série de portraits royaux, en particulier ceux de Milutine et de son épouse, Simonide, d'Hélène d'Anjou, femme d'Uros 1er, et l'arbre généalogique des Nemanjic. La peinture de cette époque est riche de qualités plastiques et graphiques, mais elle n'atteint jamais plus à la grandeur des fresques de Nerezi et de Sopocani. Peut-être va-t-elle même trouver un certain maniérisme ou devenir trop décorative.

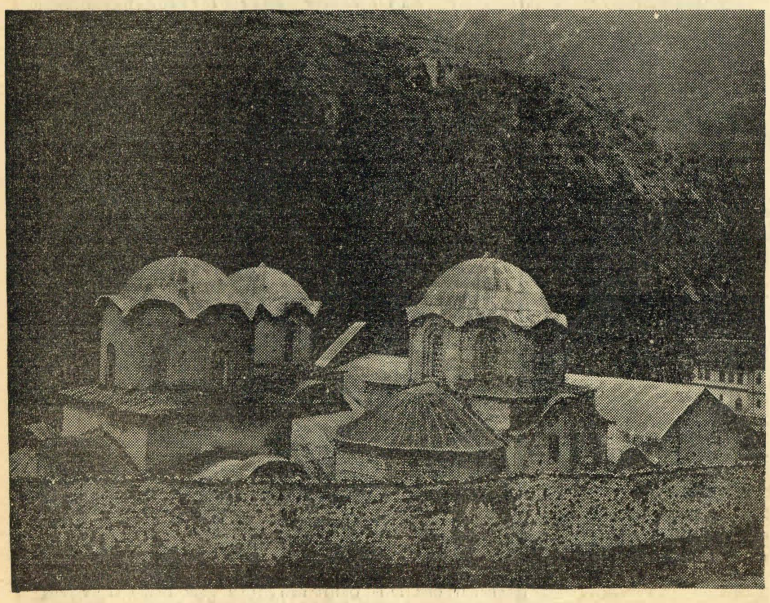
L'architecture de la Serbie médiévale, comme celle de la Macédoine, est presque exclusivement religieuse. Mais les églises sont presque toujours de petites dimensions sans aucune commune mesure avec les vastes cathédrales gothiques de l'Occident. Nous les avons vues byzantines d'inspiration, à l'origine. Elles le resteront, souvent mais avec des caractères distinctifs essentiels ; des nefs plus longues, des voûtes plus hautes, des coupoles plus étroites ; parfois aussi elles sont construites avec des alternances de marbre polychrome qui les apparentent à certaines églises romanes italiennes (Decani).

Les historiens s'accordent à distinguer dans l'histoire de l'évolution de l'architecture proprement serbe, qui va du XIIe au XVe siècle trois périodes de trois écoles successives : l'Ecole de Rascie (Raska) (XII-XIIIe siècle), qui correspond à la fondation de la dynastie des Nemanjic dont le plus bel exemple est l'église en marbre de Studenica. L'école de la Serbie méridionale ou de la Macédoine (XIVe siècle) contemporaine des règnes de Milutin, de Stevan Decanski et de Dusan (1531-1555) (Gracanica) ; et l'école de la Morava qui accompagne le déclin de l'indépendance serbe (église Lazarica, élevée par le prince Lazare en 1380 et le monastère de Ravanica).

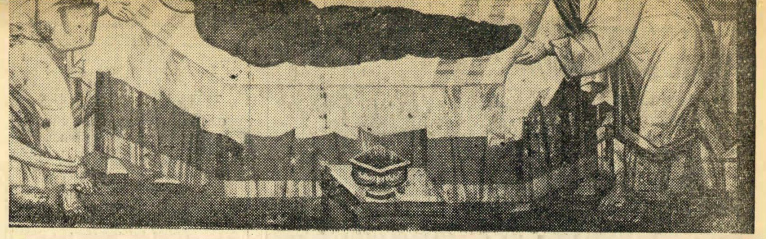
L'histoire de l'art médiéval yougoslave est en fait aussi complexe que l'histoire du peuple yougoslave lui-même. En poursuivre les méandres est la tâche propre de l'historien.

Mais est-ce là ce qui importe, en fait, à l'être passionné d'art ? N'est-ce pas plutôt la rencontre, au bout des longues routes sillonnant les montagnes serbes et macédoniennes, de ces lieux d'asile et de paix si admirablement accordés à la beauté des sites, que sont les monastères, et de ces messages émouvants d'humanité, vieux de plusieurs siècles, mais resplendissant d'une incroyable jeunesse que sont ces fresques, œuvres de peintres qui pour être le plus souvent anonymes n'en furent pas moins des créateurs ?

Luce HOCTIN



Patriarcat de Petch (XIIIe et XIVe siècle).



Saint Clément d'Ohrid : Dormition de la Vierge (*XIIIe s.*).

Un manuscrit à peinture : Saint Mathieu.